

Texte n° 03

Les deux sièges de Constantine (1836-1837)

El Hadj Ahmed, fils de l'ancien Khalifa Mohammed, et petit-fils d'Ahmed bey El Kolli ; -avait été nommé par le dey d'Alger Hosseïn, bey de Constantine, en août 1826. C'était un homme énergique, né dans cette ville, Koulour'li d'origine, et âgé alors d'une trentaine d'années. Il y avait rempli, sous de précédents beys, les fonctions importantes de Khalifa, sorte de premier ministre, et s'était créé d'implacables inimitiés cela, joint à quelques actes véritablement irréfléchis, avait motivé son internement à Blida, d'où le dey venait de le tirer. La rupture d'Alger avec la France, en 1827, et les difficultés auxquelles Hosseïn eut dès lors à faire face, laissèrent le champ libre au nouveau bey de Constantine et il en profita largement, en ayant soin d'assurer le service des redevances au suzerain et de se montrer, en toute occasion, un vassal fidèle et dévoué. Il sévit surtout contre deux puissances le parti turc et la caste des marabouts trop indépendants. En 1830, il conduisit une véritable armée à Alger, et prit une part glorieuse au combat de Staouéli mais, lorsqu'il jugea la partie perdue, il s'empessa de regagner Constantine.

Voici, maintenant, ses principaux fonctionnaires

Ali ben Aïssa était son bras-droit, son alter-ego. Kabile, originaire des Beni-Fergane, Ben Aïssa, chef de la corporation des forgerons, avait, en 1830, contribué pour une large part à la reprise de Constantine par le bey comme récompense, celui-ci le nomma bach-hanba (général) et l'employa, en cette qualité, à combattre et à réduire ses adversaires. Par son énergie et son goût de la guerre, Ben Aïssa justifia cette élévation et vit successivement les plus hautes fonctions lui être décernées. En 1836, il avait le titre de Khalife et disposait d'une autorité sans bornes on dit même qu'il avait été élevé au rang de bey, puisque son maître s'était érigé pacha.

Ahmed ben El Hamlaoui, d'une famille indigène de l'intérieur, secondait Ben Aïssa dans le commandement des troupes.

El Hadj Mohammed ben El Bedjaoui, Koulour'li d'origine, remplissait l'importante fonction de Caïd Ed Dar, sorte de maire de la ville, mais avec des pouvoirs plus étendus que ceux que nous attribuons à cette fonction.

Tels étaient les principaux chefs, disposant de l'autorité publique. A côté d'eux, la puissance religieuse se trouvait entre les mains de la famille en El Feggoun, dont l'élévation remontait à l'époque de l'établissement de la domination turque XVIe siècle). Son chef avait le titre de Cheïkh El islam c'était alors un vieillard, Sid M'hammed, homme prudent, que son caractère religieux et son Tand âge avaient porté à se tenir à l'écart des passions politiques; il avait de nombreux fils, dont 'un, Hammouda, bien que précédé par plusieurs ères aînés, était appelé à jouer un certain rôle Constantine, sous notre domination.

Mais les beys de cette province s'étaient tous à tous appuyés sur de grands feudataires indigènes, sans lesquels ils n'auraient pu exercer aucune action dans l'intérieur et nous devons aussi les mentionner, en raison du rôle qu'ils sont appelés à jouer.

Un des principaux était le cheïkh El Arab, grand chef des tribus du Sud et des Hauts-Plateaux. Cette importante fonction était restée, durant des siècles, dans la famille Bou Aokkaz, le dit Ben Sakheri, chef traditionnel des arabes aouaïda. Mais, à la suite des révoltes sans cesse réitérées de ces chefs, Ahmed el Kolli, aïeul d'El Hadj Ahmed, leur avait suscité des rivaux, les Ben Gana, et depuis lors, cette fonction avait été dévolue, soit aux uns, soit aux autres. L'élévation de notre pacha, allié à la famille Ben Gana, lui avait rendu son autorité, et son chef, Bou Aziz ben Gana, était alors cheïkh El Arab.

Enfin, El Hadj Ahmed était allié à certaines branches des Mokrani de la Medjana et, par conséquent, avait comme adversaires les branches rivales de cette famille, si profondément divisée. Les tribus de l'Est et du Sud-Est de la province, c'est à dire les groupes désignés sous les noms génériques de Henanecha et Harakta, Telle était la situation du pays en 1836.

SIÈGE DE CONSTANTINE ÉCHEC DE TOUTES LES ATTAQUES

Ce fut une bien triste matinée que celle du 22 novembre 1836, dans les camps français, devant Constantine. Plusieurs hommes succombèrent, durant la nuit, à la fatigue et au froid les cas de congélation étaient nombreux. La nouvelle de la perte du convoi et de la mort des hommes préposés à sa garde, répandit la consternation.

La pluie et la grêle ne cessèrent pas un instant de se répandre, fouettées par le vent du Nord; cependant vers le soir, une double distribution de viande put être faite aux troupes, dont le moral resta excellent.

Mais le manque de munitions et la perte du convoi imposaient au maréchal l'obligation d'en finir au plus vite. Dès la tombée de la nuit, cinq compagnies du 63e furent placées dans le ravin qui longe notre usine à gaz puis des sous-officiers et des soldats du Génie se glissèrent en rampant sur le pont, afin de reconnaître l'état de la porte d'El-Kantara, qui semblait endommagée, > Ils constatèrent, en effet, qu'elle était en partie renversée, mais qu'elle s'appuyait sur une deuxième porte établie en arrière.

Sur ces entrefaites, les sentinelles, dont la vigilance était en défaut, s'aperçurent enfin de la présence des Français et donnèrent l'alarme. Les assiégés accoururent aux bastions et couvrirent les abords de la porte d'un feu nourri, bien que mal dirigé. Néanmoins, la position n'était pas tenable et les hardis soldats se virent forcés de battre en retraite. On fit ensuite rentrer les compagnies envoyées pour donner un assaut que rien n'avait préparé.

Dans le courant de la nuit, le temps s'était remis au beau et le soleil se leva radieux, le 23 novembre 1836. El Hadj Ahmed en profita pour tenter une attaque générale du front Sud-Ouest du Koudiat. A la tête de sa cavalerie et soutenu par les fantassins kabiles, il se lança à l'assaut mais nos soldats, abrités de leur mieux, ripostèrent vigoureusement. L'audace des

Après avoir rallié ses goums, El Hadj Ahmed franchit le Remel, puis le Bou-Merzoug, et entraîna sa cavalerie vers les plateaux du Mansoura. Mais, avant qu'il eut atteint le sommet, nos soldats, rangés en bataille, en bordaient le front.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, les assiégés faisaient bonne garde, massés sur ce point et ses abords pour comble de malheur, la nuit était claire et la lune brillait au milieu des étoiles. Après tant de soirées sombres et brumeuses, c'était une ironie du sort

L'attaque du front de Bab-el-Oued n'avait pas été plus heureuse. Le lieutenant-colonel Duvivier, qui la commandait, s'avança avec le Bataillon d'Afrique, une section du Génie et deux obusiers. Mais les assiégés les accueillirent par un feu d'enfer, et il se produisit une grande confusion dans la tête de colonne le sous-officier chargé de la poudre destinée à faire sauter la porte ayant été tué, on ne put retrouver le sac. Les obusiers furent cependant mis en batterie et on essaya, mais en vain, d'enfoncer la porte à coups de canon de hardis sapeurs allèrent même l'attaquer à coups de hache tout fut inutile et la situation des assaillants devint tellement critique, qu'il fallut se décider à la retraite. Le feu meurtrier de la place avait fait de nombreuses victimes le capitaine Grand, du Génie, et le commandant Richepanse, entre autres, étaient mortellement blessés.

Les 26 et 27, il fallut livrer plusieurs combats à l'avant-garde et à l'arrière-garde, car les indigènes, de plus en plus nombreux, étaient devenus plus hardis. De sévères leçons leur furent infligées sur tous les points et les Arabes n'obtinrent d'autre satisfaction que d'enlever quelques trainards et de mutiler les cadavres

arrachés des tombes creusées à la hâte. Le 28, l'armée atteignit Guelma et rentra sans encombre à Bône, le 1er décembre.

Cette malheureuse campagne avait coûté à la France 443 hommes de troupe tués, morts de maladie ou disparus 1 officiers y trouvèrent la mort ou succombèrent à leurs blessures. Il faut y ajouter le colonel Lemercier, déjà malade au départ et qui mourut peu de jours après, épuisé par les fatigues de ce siège fatal, où il s'était prodigué. Le colonne ramena, en outre, 304 blessés, dont bon nombre moururent dans les hôpitaux. Pendant que les Français achevaient leur triste voyage, Constantine se livrait à la joie on se félicitait, on s'embrassait et même, ceux qui étaient restés prudemment à l'écart, prenaient des airs de héros.

SECOND SIÈGE (1837)

L'échec de l'expédition de Constantine eut en France un retentissement considérable et le sentiment public se prononça, tout d'abord, nettement il fallait prendre sa revanche de ce désastre et occuper Constantine. La première mesure était le remplacement de Clauzel et, quand on songe que

le Maréchal, en ordonnant la retraite, savait parfaitement qu'il consommait sa déchéance, on ne peut se défendre d'un sentiment de respect pour ce vieillard, qui sacrifia sa popularité, sa position, au 'sentiment du devoir afin de conserver, à peu près intacte, son armée à la France. On pouvait lui reprocher des fautes, mais sa probité restait inattaquable.

Le général marquis Denys de Damrémont qui, déjà, avait été désigné comme gouverneur de l'Algérie, recueillit sa succession. Aux yeux de tous, il avait pour premier devoir de venger l'insulte faite au drapeau français devant Constantine. Mais le gouvernement, bien qu'il affirmât en toute circonstance son intention de prendre les mesures nécessaires pour cette réparation d'honneur, adressait secrètement au Gouverneur des instructions lui faisant entendre qu'il préférerait traiter à des conditions acceptables.

Traiter avec un homme tel qu'El Hadj Ahmed, dans les circonstances présentes, pouvait sembler possible à Paris, à Alger c'était autre chose. Toutes relations étaient interrompues avec le Pacha, qui surveillait avec le plus grands soin quiconque aurait été à même de servir d'intermédiaire. Le Gouverneur se décida à envoyer à Tunis le capitaine Foltz et l'interprète Rousseau dans l'espoir que de là, ils trouveraient moins difficilement le moyen de communiquer. On savait que le Pacha s'était rapproché du bey de Tunis et avait obtenu qu'il laissât passer sur son territoire des munitions et des soldats levantins.

Mais les envoyés de Damrémont usèrent en vain leur diplomatie pour décider un intermédiaire sérieux et ne purent trouver qu'un malheureux juif, du nom de Badjou, lequel consentit à se charger du message. Parvint-il à destination ? C'est probable mais le Pacha ne daigna même pas répondre.

Après l'échec de cette tentative, Damrémont, toujours poussé par le ministère, ne se tint pas pour battu. Le vent était aux transactions, et le 30 mai, Bugeaud, passant par dessus la tête de son chef direct (le Gouverneur), venait de signer avec Abd El Kader, le honteux traité de la Tafna. Un Israélite, dont la famille avait joué un rôle politique à Alger et s'était trouvée mêlée à l'affaire qui détermina la rupture avec le dey, Busnach (Bou Djenah), offrit alors de porter au Pacha de Constantine les propositions de la France.

Il partit, porteur d'un projet de traité aux termes duquel El Hadj Ahmed aurait reconnu la souveraineté de la France, à charge de servir un tribut annuel. Les profonds politiques qui avaient conçu cette idée, espéraient, par ce moyen, contrebalancer, sans sacrifices, la puissance d'Abd El Kader

on était parvenu, à force de génie, à se créer un adversaire redoutable à l'Ouest, il fallait un autre roi des Arabes à l'Est! Et cette combinaison n'était pas l'œuvre de Damrémont, mais celle du gouvernement central nous en trouvons encore la preuve dans une lettre du duc d'Orléans au Gouverneur, en date du 19 juillet 1837, où le prince royal, après avoir combattu ses scrupules, conclut ainsi « On ne peut, à la rigueur, vous demander de faire mieux que le général Bugeaud. »

Pressé par Damrémont, qui voulait être en mesure de marcher avant la mauvaise saison, le gouvernement l'autorisa à tout préparer, mais en conservant l'espoir de conclure un arrangement et le 3 septembre, le ministre lui écrivait encore de faire son possible dans ce but. En Algérie on y avait renoncé; le Gouverneur avait fait établir à Medjez-Ammar, en face du gué de la Seybouse, un vaste camp retranché, où arrivaient sans cesse le matériel, les approvisionnements et les troupes. Il s'y rendit lui-même, dans les premiers jours d'août, et y resta pour que tout fut organisé sous ses yeux. Le 7 septembre, il annonça à l'armée, par un ordre du jour, que le duc de Nemours prendrait part à la campagne de même que l'année précédente. Son frère aîné avait en vain sollicité cet honneur: l'intérêt de la dynastie ne permit pas d'exposer l'héritier présomptif à de tels dangers. Une reconnaissance fut poussée, le 13, par le Gouverneur jusqu'à l'Oued-Zenati.

Le dernier acte de ce grand drame allait se jouer; il y eut, de part et d'autre, à la tombée de la nuit, un instant de recueillement solennel puis, chacun se prépara à bien faire son devoir.

El Hadj Ahmed, qui suivait avec anxiété les progrès de la canonnade, et n'avait fait aucune communication directe au commandant en chef, lui envoya, dans la soirée, un parlementaire, porteur d'une lettre. Il proposait de conclure la paix, à la condition que le feu cessât pendant 24 heures, temps nécessaire pour réunir une conférence et s'entendre sur tous les points. Il ajoutait que le messenger de la veille était en sécurité à Constantine, nouvelle preuve que, pendant la nuit, les assiégés l'avaient mis au courant de sa démarche.

Le général Valée répondit aussitôt que l'heure des pourparlers était passée et qu'il ne restait aux assiégés qu'à ouvrir immédiatement leurs portes, s'ils voulaient qu'on leur appliquât le traitement promis par le message de la veille mais qu'il n'interromprait pas une minute les opérations et que,

il était mis dans la nécessité d'entrer par la brèche, ne répondait plus de rien, les propositions antérieures étant nulles et non avenues. Ici, on ne peut empêcher de se demander si, le général Damrémont t vivant, il n'aurait pas, dans son humanité, epté, au moins en partie, les offres d'u n adversaire x abois, cherchant à atténuer la victoire des rançais et à enlever à nos soldats la récompense leurs efforts et de leur constance. L'énergie de alée évita le piège et conserva à l'armée une de plus belles victoires, achetée, il est vrai, par la ort de tant de braves gens.

Dans cette même journée du 1 2, il avait été facile e se rendre compte que les contingents du dehors nsidéraient la partie comme perdue et ne se sou- iaient pas d'assister à la chute de la ville. On les 't, en effet, cavaliers et fantassins, lever successivement leur camp et reprendre le chemin de laontagne.

A six heures du soir, le général fit connaître à armée que l'assaut serait donné le lendemain matin, cette nouvelle fut accueillie par des acclamations nérales. Chacun y vit, non seulement la revanche, l'échec de 1836, le couronnement des efforts de l'abnégation déployés, mais aussi la fin de uffrances intolérables car on manquait de tout evant Constantine. Bien que la pluie eût cessé, la ituation de ces malheureux, couchant depuis tant e jours dans la boue, portant les vêtements qu'ils

avaient pris à Medjez-Ammar, à peine nourri d'aliments détestables, était des plus tristes. L chevaux, auxquels nulle ration n'avait été donn' depuis trois jours, tombaient d'épuisement ou s jetaient sur tout ce qu'ils pouvaient atteindre. Enfin les munitions d'artillerie étaient presque épuisées Qu'aurait été une retraite dans ces conditions ? fallait, à tout prix, prendre la ville qu'on savai remplie de vivres, et mieux valait tomber en combat tant que mourir de misère et d'épuisement. Afin d'empêcher les assiégés de réparer la brèche les canons chargés à mitraille firent feu durant touti la nuit sur quiconque s'y hasardait. Cependant 1 assiégés se préparaient à lutter encore tandi que les uns construisaient des barricades dans 1 rues des quartiers voisins, d'autres entretenaient u feu de mousqueterie incessant par les ouvertur donnant sur le rempart. A trois heures et demie d matin, les capitaines Bontault, du Génie, et d Gardereins, des Zouaves, allèrent reconnaître 1 brèche, malgré les balles dirigées sur eux, et cons tatèrent qu'elle était praticable. Ils revinrent, heu reusement, sains et saufs.

Ernest Mercier , Les deux sièges de Constantine (1836-837),Imprimerie,Libraire,L,Poulet,Constantine,1896